

La tique

Va, va, va, va ma vie...

Drôle de vie que ma vie. Je ne t'ai pas choisie. Le jour de ma naissance, tu es entrée en moi, par surprise, en intruse, sans chercher à savoir si tu me conviendrais. Or je te vomis, tu m'as trop fait souffrir. À ton tour d'en baver : tu ne m'intéresses plus.

Va, va, va, va ma haine...

Je sais que tu n'es qu'une pute, un sentiment minable, mais puisque je n'ai plus d'amour, je me raccroche à toi. Haïr, c'est encore exister, se donner l'illusion de porter un projet – et le mien est vengeance. Surtout ne me déçois pas.

Va, va, va, va ma main...

Tu as écrit des vers, dessiné des soleils et caressé des corps. Au temps de ma jeunesse, tu as comblé mes sens et servi mes folies. Alors, je t'en supplie, ma fidèle complice, évite de trembler quand il te faudra tuer.

Va, va, va, va ma mort...

Vieille camarade abjecte, tu mesures les dangers que je vais affronter. En experte du risque, tu espères me happer avant l'heure convenue. Ne mens pas, hypocrite, tes faucheurs en salivent. « *Tu veux quitter la voie tracée? Eh bien vire, imbécile, on t'attend au tournant!* » Leurs menaces m'indiffèrent, ma décision est prise, je ne crains plus leurs faux!

Va, va, va, va le train...

C'est dans tes wagons gris que je vais faire le ménage.

La société étouffe, l'iniquité l'étrangle, les ploutocrates règnent.

Le peuple n'en peut plus mais personne ne bouge.

Cloué par le système, il hurle sans agir.

Protestations stériles. Moi, je passe à l'acte.

La République est morte, les salauds tuent et pillent en toute impunité. Au nom des idées neuves – prétendues humanistes –, les flics sont fustigés, les juges bâillonnés, les médias surveillés. Il n'y a plus que les fous qui osent s'insurger. Alors, foutre de la morale, de l'éthique, des lois faites pour les assassins, les escrocs, les parjures! Retour à l'état de nature, je ne fais plus confiance qu'à ma propre justice.

Ceil pour œil, dent pour dent. Dans quelques minutes j'exécuterai deux hommes.

L'un avec *cruauté*, publieront les journaux. Foutaises! Ce monstre aura enfin le châtement qu'il mérite.

Depuis le temps que j'attends ce moment, grâce à Dieu ou au diable, ou à ce qui n'existe pas – mon âme est desséchée, je ne crois plus qu'au vide –, il est enfin à moi, livré à ma merci. Ah non! Pas toi! Boucle-la, ma conscience, je n'ai plus de pitié! Surtout pour ce fumier gavé de sang humain : il crèvera comme une tique.

Je l'ai vu au bout du couloir, dans un compartiment de première classe, assis tel un bouddha face à son chien de garde. Le train file à travers la Bourgogne. Ses yeux la contemplaient s'éteindre dans le soir. En automne, à cette heure, ses coteaux sont auriques, enflammés et grandioses, comme peints par Turner.

Le type qui l'accompagne est un dogue prêt à mordre. Il lisait un hebdo écrit avec du sperme. Vérolé, balaféré, ce gars est un primaire. Je ne sais pas son nom et du reste je m'en fous. Son tort est d'être là. Tant pis pour sa carcasse, il me faudra l'abattre.

Son patron, lui, a de la cervelle à revendre. Son empire est immense. De Dijon à Valence on ne compte plus ses boîtes. M. Matthieu Bonnelli, puisqu'il s'appelle ainsi, baigne dans l'argent sale et dans l'assassinat. Qu'importe les moyens dans son milieu putride. Quand on veut le pouvoir, on marche sur les cadavres.

Pas de chance pour lui, il y en a eu un de trop, qu'il va me payer cher.

Jour et nuit je le file. Avant de le tuer comme j'ai prévu de le faire, il me fallait trouver un lieu approprié. Plan tordu, je le sais. L'abattre dans la rue eût été plus facile. En voiture, on freine, on tire, on redémarre. Pour peu qu'on ait les nerfs solides, on en ressort intact. Mais cette mort eût été trop rapide... je veux le voir crever en réclamant sa mère. Pendant des mois, dans l'ombre, j'ai cherché où le coincer. À Lyon, c'est impossible. Sur les hauts des Monts d'Or, sa villa est un bunker. Des barbouzes la gardent du portail au salon. Ses bureaux *idem*: un tas de types armés les entourent en permanence. Et vouloir l'enlever serait une folie, un acte suicidaire.

Alors, patiemment, j'ai recensé ses manies, ses hobbies et, à force de l'épier, j'ai découvert une brèche.

La tique a une passion: chaque fois qu'il le peut, Bonnelli prend le train. Ce déchet adore ça! Mieux: il craque des fortunes en modèles réduits. Un vrai mordu du rail. Gamin, il devait se voir aux commandes d'une loco. À plus de soixante ans, il joue au chef de gare, le soir, dans son grenier.

C'est ainsi que l'insecte, en fana incurable, voyage en TER pour sillonner son empire. À Dijon, près du Palais des ducs, il possède un night-club apprécié des élites. Privé, snob, luxueux. Un verre de whisky y coûte quinze euros. À ce prix, les gens bien élevés sont certains d'être entre eux. L'affaire tourne rond, le club est toujours plein. Et lui rafle la caisse un dimanche sur quatre, flanqué de son molosse qui le suit où qu'il aille.

Plus question de reculer, c'est sur la ligne Dijon-Lyon, dans un wagon de réforme, que je vais l'éliminer. Je n'ai que cette option. Pour Grenoble où, de même, il se rend de façon régulière, Bonnelli prend le TGV. Sinon, les autres jours, un chauffeur le conduit dans sa Bentley blindée – et toujours à heures fixes. Je le sais, j'ai tout noté. Mon insecte est réglé comme une horloge suisse.

Mais rien n'est gagné d'avance. Méthode et minutie sont les clés du succès. Pour peaufiner mon plan, chaque dimanche,

depuis la mi-juillet, je monte dans ce train que je connais par cœur. Il n'est jamais rempli, les premières classes sont désertes, qui plus est en queue de rame – l'idéal pour opérer. Le contrôleur, quant à lui, ne passe qu'après Mâcon.

Sur un quart du trajet, les voyageurs sont les mêmes. Ils ont leurs habitudes. Je les ai mémorisés.

Comme toutes les semaines, au centre de la voiture, les doigts collés sur son PC portable, une jeune femme est assise. Elle descendra à Chagny. Drôle d'espèce que cette fille. En tailleur strict, imitation Chanel, le crâne surmonté d'un chignon impeccable, elle appartient au club des droguées du travail. Plan de carrière, promotion! L'amour n'a pas de place dans son calendrier.

Dans le premier compartiment, installé près des toilettes, un jeune d'allure sportive triture sa PSP. Les yeux scellés sur son petit écran, ce gars est un fondu des mondes virtuels. Lui débarquera à Tournus.

Ensuite, jusqu'à Mâcon, il n'y aura plus que moi, la tique et son cerbère dans ce wagon grisâtre. Par conséquent, ce sera entre Tournus et Mâcon que j'opérerai. Mon plan ne peut que réussir, j'ai minuté ses phases.

En attendant de l'appliquer, je redouble de vigilance. À chaque arrêt, j'arpente le couloir pour m'assurer que personne ne monte.

Les deux jeunes ont remarqué mon manège. Dans leur esprit, je dois lutter contre mes rhumatismes. Je n'en ai pas mais je me tords pour qu'ils le croient. Ponctuées de rictus, mes flexions répétées confortent leur avis.

Au passage, puisqu'il me croise tous les dimanches, le jeune homme m'a adressé un salut du menton. Ensuite, rituel muet, il a détaillé, sarcastique, mon chapeau à larges bords, mon manteau boutonné, mes gants couleur goudron, mes lunettes fumées, ma barbe de vieux juif, puis a courbé la nuque en masquant un sourire.

La fille, pour sa part, m'a offert un regard affligé. Inutile qu'elle s'exprime, j'ai entendu ses remarques: « *Comment peut-on s'attifer ainsi? Ce type est un épouvantail.* »

Alea jacta est! Je me fiche que ces jeunes aient gravé mes traits, mes fringues et ma dégaine. Au contraire, ça m'arrange. Quand la police les interrogera, que pourront-ils raconter? Pas grand-chose, j'ai brouillé toutes les pistes. Ils ne pourront décrire qu'un spécimen grotesque, tout habillé de noir, costaud, binoclard et barbu, sans signe particulier autre qu'un nez bizarre. Ah si, ajouteront-ils: qui ressemblait à un rabbin. Leur témoignage ne vaudra pas tripette. Je n'ai donc rien à craindre. Avec si peu d'indices, les flics vont en baver. Avant qu'ils ne m'identifient – si tant est qu'ils y parviennent –, j'aurai éliminé quelques salauds de plus. Bonnelli n'est que le premier de la liste.

Chagny est passé. La jeune femme au chignon y est descendue. Dans un instant ce sera au tour du garçon de débarquer.

Non! Il ne manquait plus que ça! C'est quoi ce poids qui, tout à coup, pèse sur ma poitrine? Je n'y crois pas. Vacherie d'angoisse! « *Et si quelqu'un monte à Tournus, qu'en feras-tu? Réfléchis un instant, tu ne peux tuer la tique en présence d'un témoin.* »

Abattre un innocent est au-dessus de mes forces. Alors, s'il en vient un, je reporterai l'exécution. Jamais, au grand jamais, je ne commettrai un meurtre pour avoir le champ libre. De toute façon, aujourd'hui ou dans un mois, j'aurai la peau de Bonnelli. J'en ai fait le serment à une pierre blanche – faute de pouvoir le promettre à un dieu improbable.

Voilà, le train arrive en gare de Tournus. La nuit est mollement tombée. L'abbatiale Saint-Philibert, par-delà les toits sombres, flamboie sous un bouquet de watts. Mon cœur bat la chamade, pourvu que personne ne monte. Je me lève pour m'en assurer. La rame s'arrête. Le jeune homme, sur la plateforme avant, ouvre la portière, saute sur le bitume, récupère son barda et m'honore d'un salut. Je le lui rends d'un hochement de barbe, les nerfs à cran, ausculte le quai à demi éclairé. Il est désert. Je respire. Pas d'importun à l'horizon.

L'arrêt dure peu.

Le train repart. Dans un quart d'heure, il atteindra Mâcon.

Je regagne ma place, saisis mon sac sur le porte-bagages, l'ouvre d'un geste sec. Tout ce dont j'ai besoin se trouve

à l'intérieur. J'en extrais un Beretta, y visse un silencieux, libère le cran de sécurité, puis sors dans le couloir.

Le compartiment de Bonnelli n'est plus qu'à un mètre. Je pose mon sac à terre, plaque mon revolver sur ma cuisse gauche, avance posément. Réaction prévisible, le molosse pivote pour me dévisager. Bonnelli, lui, est assoupi, certain d'être en sécurité. Sa calvitie repose contre le bord de la vitre, son corps grasseux trémule dans des spasmes nerveux.

Le dogue se détend, habitué à me voir arpenter le couloir. Du coup, erreur fatale, il replonge sa truffe dans son canard merdique.

C'est le moment, j'en profite.

De la main droite, je fais glisser la porte, pointe mon Beretta sur sa gueule de bâtard. Sursaut! Affolement! Il comprend qu'il y a urgence à se défendre. C'est un rapide, un pro. En une seconde, il lâche son journal, ouvre sa veste, cherche son holster, mais trop tard : j'ai tiré avant qu'il ne l'atteigne. D'un air stupide, il s'écroule sur le côté, brutalement, une balle fichée en plein front. Par prudence, je lui en colle une seconde dans le cœur. Adieu, bonhomme! On ne se connaissait pas, je ne te voulais aucun mal. Mais rassure-toi, va! Quoi que tu aies fait sur Terre, tu n'iras pas en enfer. L'enfer n'est qu'une légende puisqu'il est ici-bas. Les diables sont les Hommes.

Bonnelli est l'un des leurs, vicié jusqu'à la moelle.

Le bruit l'a réveillé.

Lui aussi est prompt à réagir, bien plus vif que ne l'a été son molosse. À peine le voit-il mort, à peine me découvre-t-il, qu'il jauge la situation. Je suis trop loin de lui pour qu'il me fonce dessus. Pour sauver sa peau grasse, il n'a pour seule option que dégainer son arme. Ce qu'il tente de faire dans la précipitation. Son embonpoint le gêne, ses gestes en sont comiques.

Cependant j'ai mis mon revolver dans l'autre main. Bien que j'aie réussi mon premier carton, je suis moins habile de la main gauche. Et quand bien même, manquer sa cible à cette distance est impossible. Allez! Que la fête commence!

J'appuie sur la détente. La balle se fiche dans son genou droit. Trajectoire calculée, ce n'est pas avec du plomb que j'ai décidé de le tuer.

Rotule, ménisque explosent. Il hurle de douleur puis, dans un vain réflexe, laisse tomber son Glock pour compresser la plaie. Bien qu'il y mette toutes ses forces, le sang filtre, abondant, à travers ses phalanges.

Sa souffrance n'est qu'une mise en bouche. Je m'approche, balade le canon de mon Beretta le long de ses membres. Il lève les yeux vers moi, comprend ce que j'ai en tête.

— Fais pas ça, supplie-t-il. Combien on t'a donné? Rengaine ton flingue, je t'en propose dix fois plus.

En si bon chemin? Certes pas! Trois « pouns » discrets font suite à sa supplique. Il gueule de plus belle, l'autre genou et les bras bousillés. Voilà, il est à moi, crucifié sur son siège, incapable de riposter.

Par précaution, je balance son revolver sur le porte-bagages. Qu'importe si les flics le récupèrent. Je porte des gants, ils n'y trouveront pas mes empreintes. Pas plus qu'ils ne pourront analyser mon ADN. C'est pourquoi je m'offre le luxe de lui cracher au visage. C'est puéril, mais ça me soulage.

— Tu travailles pour qui? gémit-il. Pour le Turc? Non, pour Weinstein, je le devine à tes frusques... Ce fils de chienne veut tout bouffer... T'es un sale youde comme lui, hein? Pff, Hitler n'a pas fait son boulot, il aurait dû gazer vos mères.

Je me fous de ses insultes, de son antisémitisme et, surtout, je me garde de lui répondre. Je veux qu'il crève sans savoir pourquoi ou par ordre de qui. Même si j'ai envie de l'injurier, je ne lui ferai pas le cadeau de ma voix. Être tué dans l'ignorance, il n'y a rien de plus frustrant. On ne sait qui maudire ou quel nom exécrer.

Le train accélère. C'est l'heure de passer à la phase deux.

Pour commencer, j'extrait un rouleau adhésif de ma poche. Bonelli a l'habitude des exécutions, il sait ce que je compte faire. Haletant, aussi vite que son souffle le lui permet, il prédit les conséquences de la sienne.

— Enculé de youpin... Dis à Weinstein qu'on me vengera... Un massacre... Qu'il rase les murs... Sa famille aussi... Les miens vont...

Jamais je ne saurai ce que ses proches feront à la tribu Weinstein, Bonnelli ne peut plus dire un mot, la bouche scotchée de part en part.

Arrêt sur image. Je prends le temps de le regarder, j'ai tellement attendu ce moment. C'est bizarre un diable qui a la frousse. Ses pupilles se dilatent, ses yeux s'embuent de larmes. Qui aurait cru que le grand Bonnelli, parrain du clan corse, puisse chialer comme un gosse? Si ça tombe, il a fait dans son froc. À sa décharge, j'admets qu'il souffre trop pour contrôler son corps. Tant mieux s'il en bave à ce point, je n'en espérais pas tant.

Le train s'approche de Mâcon, je dois en terminer.

Sans ménagement, je le fais tomber à terre. Il y a du sang partout. Il geint, il tremble, me fixe, livide, le trouillomètre à zéro. Que vais-je faire de lui, semble-t-il demander? Il ne va plus tarder à l'apprendre.

Je pars récupérer mon sac. À mon retour, Bonnelli est crayeux. Sa peur le dispute à ses douleurs. Comment vais-je l'achever? Il craint le pire – il a raison.

J'ouvre mon sac, en retire deux bidons.

Et Bonnelli comprend.

Je vais le brûler vif.

Sa nuque tournoie pour dire non, pas ça, tout sauf mourir dans les flammes!

Pourtant si, pauvre tique, tu vas crever dans le feu, je l'ai promis à une pierre blanche.

Dans sept minutes le TER s'arrêtera. J'ai juste le temps d'agir.

J'ouvre les bidons et, en prenant soin de ne pas m'en asperger, répands des litres d'essence sur Bonnelli. Il cligne des yeux, aveuglé, pousse des cris étouffés. Ça schlingue, c'est infect. Dans un instant ça puera la chair grillée.

Je verse le trop-plein sur les banquettes, pose les bidons – ils fondront –, mets mes gants dans mon sac, en enfile des propres, recule dans le couloir.

Il ne me reste qu'à jouer le dernier acte. Un Zippo, il n'y a rien de mieux comme briquet, ça résiste aux bourrasques. Je l'ouvre, actionne sa molette. Il m'offre une flamme au premier tour. Je le jette sur son corps qui s'embrase sur-le-champ. Malgré ses blessures, l'insecte se balance, se tortille, roule sur le sol. Je ferme la porte, le regarde souffrir une dernière fois, puis remonte vers l'avant, l'esprit enfin en paix.

À partir de cette seconde, chacun de mes pas est chronométré.

J'attends que le train aborde Mâcon pour changer de voiture. Mes vêtements me collent à la peau, c'est fou ce que je transpire. Bon, on y est, je m'éponge le front et passe en seconde classe. Ici, les compartiments sont pleins, des voyageurs s'apprêtent à descendre.

L'air détaché d'un homme qui ne pense à rien, je me mêle à eux, patiente, les imite en fixant mes chaussures. Le train s'arrête. Sitôt la porte ouverte, les gens filent à la hâte, chargés comme des ânes.

En marchant sur le quai, j'évite de regarder derrière moi. Étrange. Quelqu'un aurait déjà dû apercevoir les flammes ; c'est étonnant que personne n'ait encore donné l'alerte.

— Au feu ! Il y a le feu en queue de rame !

Nous y voilà ! Ce n'est pas trop tôt, même si c'est trop tard pour Bonelli. À l'heure qu'il est, il doit avoir la réponse à la question des mortels – classique incontournable de leur doute viscéral : vide absolu ou au-delà ?

L'alarme retentit. Ça accourt de partout, ça crie, ça donne des ordres. La foule se retourne pour voir l'incendie. J'en fais autant, sinon mon manque de curiosité semblerait suspect. La vitre éclate sous l'effet de la chaleur ; j'en déduis que le molosse est aussi cuit que son patron.

— Que se passe-t-il ? me demande une dame effrayée.

Je hausse les épaules comme quelqu'un qui l'ignore. Par bonheur, un vieux ronchon s'en mêle.

— C'est encore un bredin qui a fumé en cachette !

Je l'approuve du menton puis gagne le couloir de correspondance. Une meute s'y presse, paniquée, révoltée ; les théories crépitent, j'entends parler d'un attentat.

Dans le hall d'accueil, l'émotion règne. On s'interroge. Le train pourra-t-il repartir? Les lignes vont-elles être bloquées?

D'un pas mesuré, je quitte la gare. Ma voiture m'attend sur le parking.

Des hurlements de sirènes se rapprochent; je m'installe au volant.

Contact. Prochaine destination les Alpes-Maritimes.

Demain, lundi, sur les hauteurs de Nice, un cancrelat mourra.

La mouche

« Sauvagerie calculée... Jacques a dit: hors des clous. »

Ciel de lame ternie, midi pluvieux, temps incertain. Il pleuvait sur la gare de Mâcon, petite gare tranquille, plantée à deux pas de la Saône et à trois des vignobles.

Rarissime exception, des curieux, ce jour-là, perturbaient sa quiétude.

Massés sur ses côtés, troupeau avide d'adrénaline, leurs yeux s'enracinaient sur « le wagon des morts ». Venue d'on ne sait où, la rumeur nourrissait un bilan dramatique. À en croire certains, six voyageurs avaient perdu la vie.

Remisé sur une voie herbeuse, tel un cargo échoué, des langues de suie léchaient sa ferraille. Sous la pluie fine, des policiers la gardaient en battant la semelle.

« Exécution préméditée... Jacques a dit: rancune de longue date. »

Pas de cordon imprimé, les uniformes suffisaient à éloigner les nécrophiles. Pour Antonia Arsanc, ceux-ci avaient des crocs de journalistes. Antonia se méfiait de leurs morsures. Antonia était flic.

« Vampires à poils de hyène... Jacques a dit: évite qu'ils te repèrent. »

Son boulot était déjà assez dur pour qu'ils en rajoutent une couche. Or ils ne s'en privaient pas, au nom du devoir d'informer et de la « transparence ». « Belle couillonnade la "transparence". Les mafieux convoquent-ils la presse pour annoncer

un casse? Alors pourquoi, après une opération sur le terrain, où mes hommes ont risqué leur vie, les médias taclent-ils mes méthodes? Il n'y en a qu'une d'efficace, réglementaire, légale: arrêter les raclures en plein flag. Hélas, les fouilleurs de poubelles l'entendent autrement. "Bavure évitée de justesse." "Coup de force dangereux sur la voie publique." Titres acides, concours de unes assassines, les journalistes me détestent. Mais je m'en fiche comme de leur papier-cul; leurs crachats glissent sur ma carapace. »

Une femme de caractère s'habitue à la critique. Surtout quand elle est commissaire, à Lyon, et qu'elle dirige la BRI¹. Par chance, Antonia avait une peau d'alligator. Et une langue capable de statufier les cons.

Autour d'elle, le wagon fourmillait de spécialistes.

Les experts de la PTS² ratissaient le couloir. Les uns saupoudraient les portes de révélateurs, les autres glanaient des résidus au sol, les derniers passaient les toilettes à la loupe – la saleté d'une cuvette est riche d'ADN, avec un peu de chance, un simple poil pubien vous permet d'expédier un pisseur en prison.

L'ambiance était chargée. Çà et là, ses collègues bourguignons grommelait de concert: *a priori*, le milieu se réveillait. Guerre des gangs, une de plus. La fin de Bonnelli l'annonçait, imminente et sanglante.

« Non, ils se mettent le doigt dans l'œil, il y a trop de haine dans sa mort, le milieu ne l'a pas commanditée... Jacques a dit: vengeance personnelle. »

Antonia les quitta, sa présence ne se justifiait pas, l'enquête sortait de son champ de compétences. Par réflexe professionnel – autant que par amitié –, Doumer, du SRPJ de Dijon, l'avait informée de la mort du Corse. C'était elle qui, de son propre chef, s'était invitée à Mâcon.

Altière, royale sous l'averse, elle descendit du wagon en bourrant une pipe. Un brigadier s'étrangla en la voyant

1. Brigade de recherche et d'intervention, antenne de l'Office central de lutte contre le crime organisé.

2. Police technique et scientifique.

l'allumer : une bouffarde sur la lippe d'une femme ? Ce n'était pas convenable ! Surtout chez une commissaire ! Cependant, il ravala ses remarques, grillé par son regard. La cinquantaine jumpée, grande, de forte carrure, Antonia en imposait. Ses cheveux courts, ripolinés en or, encadraient un visage savamment maquillé. Fard sur ses paupières plombées, blush sur ses méplats jaunis, rouge sur ses lèvres grasses, les cosmétiques corrigeaient ses ingraturités. Plus par conviction que par coquetterie, Antonia soignait son look. L'élégance, soutenait-elle, met un frein aux insultes. Ses vêtements étaient griffés, son parfum sentait cher, et sa châtelaine était tactique, Antonia la fumait pour museler les machos. Combien, grâce à elle, en avait-elle aplatis ? Des dizaines, brisés par ses réparties, toujours prêtes à ruiner leurs réflexions salaces.

Crépitements de crotales, sifflements de vipères. Antonia tourna la tête. Près de la gare, des reptiles la fixaient en riant. Sous cape, évidemment. Ils se méfiaient du brassard qui entourait son bras. L'estampille « police » limitait leurs audaces.

Dans le regard de certains, Antonia lut du mépris.

Elle haussa les épaules, habituée au rejet...

« "Flic" vient de l'alsacien. Le mot signifie mouche. Des tas de gens me détestent. Pour eux je ne suis qu'une mouche, un diptère juste bon à remuer la merde. En un sens, ils ont raison, je suis payée pour ça. Mais, cette merde, d'où sort-elle sinon de leurs boyaux ? S'il n'y avait pas de crimes, qui sait ? je serais peut-être botaniste. Beau métier, on vit parmi les fleurs. Les magnolias sont plus jolis à voir que les cadavres, surtout quand ils sont calcinés.

Ceux-là sont réussis. Deux tas de charbon, ou presque...

Bonnelli ! Qui aurait pu penser qu'il finirait ainsi ? Quitte à parier sur sa mort, j'aurais misé sur une crise cardiaque. Ce type était inaccessible. On ne s'approchait de lui qu'en montrant patte blanche. Quelle idée a-t-il eue de monter dans ce train ? J'en rigole à pleurer : les mafieux ont des lubies que la raison ignore. Quoi qu'il en soit, on ne l'a pas loupé. Celui qui l'a buté y a mis tout son cœur. Exécution parfaite, catégorie barbare. Quelle pitié ! Bonnelli méritait qu'on l'élimine mais

pas de cette manière. La guillotine eût été plus convenable, il la méritait cent fois. Je l'aurais actionnée, s'il l'avait fallu. Eh oui, je n'ai jamais caché que j'étais pour la peine de mort. Dans certains cas seulement. Distinguo qui n'empêche qu'on me traite de réac. Les bien-pensants me montrent du doigt. Crétins coupés du monde! Les meurtriers d'enfants ont-ils pitié de leurs victimes? Non! Ni les vicieux qui torturent des vieux pour les voler, ni les loubards qui tuent un "keuf" pour se marrer. Parfois, j'aimerais voir ces apôtres devant le cadavre d'un gosse. Ou celui d'un vieillard découpé en lamelles. Je voudrais qu'ils aillent dans la famille d'un flic abattu pour des prunes, un gars qui protégeait des biens qu'il ne pouvait s'offrir. Que diraient-ils à sa veuve? Que son mari est mort pour la République, que ses enfants peuvent être fiers de leur père? Quelle connerie! Et quand son assassin en prendrait pour cinq ans, dont quatre et demi avec sursis, qu'ajouteraient-ils? Que justice est faite? C'est hélas le tarif. Voler l'État est plus cher taxé qu'un meurtre, la vie d'un homme compte moins pour Marianne que son manque à gagner. Oh oui, j'aimerais leur montrer la réalité à ces philosophes de salon, faite de pervers, de désaxés, de psychopathes. La lie humaine, mon quotidien. Puis je leur dirais ceci: "Bravo l'intelligentsia, militez pour l'humanisation des prisons, les conditions d'enfermement sont indignes de notre société, je les juge innommables. En retour, je vous prie de réfléchir à ceci: si des meurtriers s'y trouvent, c'est parce que leurs victimes reposent six pieds sous terre. Vous les oubliez un peu vite. Mais il est vrai, dans les dîners en ville, médiacratie oblige, que défendre leur cause vous donne du prestige." En prime, je leur balancerais que Badinter a garrotté l'Aveugle, que l'abolition de la peine capitale confine à l'hérésie. Qu'aurais-je à craindre? Dans six mois, je partirai, seule, sans mon rat. Mon mari est mort il y a dix ans. Plus rien ne m'atteint. Désormais je me fiche de ce qu'il peut m'arriver. »

— Vous pouvez venir, patron?

Perché sur le marchepied, haut comme un grain de raisin, prune foncée, crin pépin, yeux de ceps, Milos Machek l'invita

à remonter. Le jeune lieutenant appartenait à sa brigade. Il y avait atterri en septembre sans qu'elle ait son mot à dire. Une promotion – le nain de jardin était très bien noté. Antonia ne l'aimait guère. Aversion involontaire. Outre sa piété frisant la bigoterie, sa fragilité en était peut-être la cause. Ses allures de moustique l'indisposaient, elle n'accordait sa confiance qu'à des adjoints musclés. Comment ce maigrichon se comporterait-il sur le terrain? Le prochain flag la renseignerait...

— Ça en vaut la peine? L'odeur y est infecte, mon Desigual pue le grillé.

— Le commissaire Doumer a du nouveau.

— Voilà qui change tout. Pars en avant, je te suis.

Milos évita de l'aider à grimper, « le » patron abhorrait les prévenances dues aux femmes – et la galanterie en général, invention misogyne.

Dès qu'elle l'eut rejoint, Milos la précéda jusqu'au bout du wagon. Doumer l'y attendait devant les deux cadavres. Rougeaud, la bedaine en baudruche, il était de l'âge d'Antonia. Près de lui, un lutin à lunettes, ganté, chapeauté, boudiné dans une combinaison, hochait du chef en continu.

— Sûr, sûr, sûr, quatre balles dans les membres.

D'un ton morne, Doumer sacrifia aux présentations :

— Docteur Rial, médecin légiste. Commissaire Arsanc, BRI de Lyon.

Les mis en relation se saluèrent *a minima*.

— Alors, Julien, attaqua Antonia, il paraît que tu as décroché le jackpot?

Les deux flics se connaissaient depuis des lustres, ils avaient débuté ensemble à Annecy, à une époque où les loubards avaient plus de vingt ans.

— Pas moi, Antonia, le toubib. Le tueur a troué Bonelli avant de le cramer. Une crucifixion.

— Ouh! Ce pourri est donc mort comme Jésus?

— Non, brûlé vif comme Jeanne d'Arc – comparaison aussi fine que la tienne. On a trouvé de l'adhésif autour de ses lèvres. Hypothèse perso, le meurtrier ne voulait pas qu'on l'entende

gueuler, il lui a tiré dessus avant de le bâillonner : deux pruneaux dans les jambes, deux pruneaux dans les bras.

Nez pincé, Antonia scanna le corps carbonisé.

— Tu me garantis qu'il s'agit bien de lui? Pour le peu qu'il en reste, on peut s'interroger.

— Son portefeuille n'a fondu qu'en partie, on en a extrait des bouts de papier d'identité. Pareil pour l'autre zigue : Romain Garcia, gâchette à plein temps chez les Corses.

— Un artiste du racket, je l'avais dans ma ligne de mire.

— Lui a été tué net. Sa bouche n'était pas scotchée.

— Sûr, sûr, sûr, remitrailla Rial, après un examen biométrique, l'autopsie prouvera qu'il est mort avant l'incendie. Son boss est le seul à avoir péri dans les flammes. Épouvantable agonie. Sans jeu de mots, paix à ses cendres.

Fin de l'oraison, Doumer n'eut plus qu'à conclure :

— Garcia a eu le tort d'être là, c'est Bonnelli que le tueur voulait punir.

« Bien vu, mon petit Julien, "punition" finement préparée, avec le risque de se faire prendre sur le fait... Jacques a dit : pas assez expéditif, trop compliqué pour un tueur à gages, la pègre n'y est pour rien. »

À ses tics, Doumer montra qu'il détestait cette évidence. Dans le cadre d'une enquête visant le grand banditisme, la compétence nationale de la BRI l'affranchit des frontières régionales. Or là, *a priori*, il s'agissait d'un crime éligible à son flair.

— À dix kilomètres près, l'affaire revenait à Lyon. Pas de pot, Antonia, elle tombe en Bourgogne. Si c'est une guerre des gangs, je ne suis pas équipé pour. Tu en penses quoi?

Déclie! Inspiration! Illumination! Il restait tant à faire, à nettoyer, à récurer... Et dans six mois elle ne serait plus là...

— Que si ça y ressemble, ce n'est pas une vengeance, mon bon Julien. Le milieu a ressorti ses violons. Bonnelli ouvre le bal. Ce n'est que le début de la valse.

« Jacques a dit : tu vas danser sur des braises. »